

« Traversées de la pensée française à la littérature afro-américaine, et retour »

Jean-Ernest Joos

Pour citer cet article :

Joos, Jean-Ernest. 2001. «Traversées de la pensée française à la littérature afro-américaine, et retour», *Postures*, Dossier «Littérature américaine, imaginaire de la fin», n°4. En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/joos-4>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Joos, Jean-Ernest. 2001. «Traversées de la pensée française à la littérature afro-américaine, et retour», *Postures*, Dossier «Littérature américaine, imaginaire de la fin», n°4, p. 135-143.

TRAVERSÉES

De la pensée française à la littérature afro-américaine, et retour

Jean-Ernest Joos

Je voudrais proposer ici un texte à la fois rétrospectif et programmatique, une sorte d'autobiographie intellectuelle sur les motivations qui m'ont poussé à m'intéresser à la littérature afro-américaine et sur les hypothèses que j'aimerais pouvoir confirmer. On ne trouvera donc pas dans ce qui suit les résultats d'une recherche proprement dite, seulement des hypothèses et des questions.

Commençons le parcours par un texte aussi mythique (en tout sens et en toute ironie) que celui de Claude Lévi-Strauss sur l'« efficacité symbolique »¹. La question est celle du pouvoir du langage, mais, de ce texte symptomatique du structuraliste le plus pur, on ne retire qu'une question, l'argument qui prétend y répondre n'est, lui, qu'une pure tautologie. L'efficacité symbolique provient du pouvoir du langage de mettre en ordre le monde, et ce pouvoir se révèle en ceci qu'avant le langage le monde n'est que chaos. Cette croyance en l'efficacité symbolique est devenue très vite, dans la pensée française, ce qu'elle aurait toujours due rester, à savoir une question : que peut le langage ? C'est la question de Foucault, explicitement posée dans l'introduction aux *Mots et les choses*, et qui se développe, dans ses ouvrages ultérieurs, comme théorie du pouvoir politique des « discours ». C'est aussi la place qu'occupera le concept de « Réel » dans la pensée lacanienne, le Réel étant à la fois ce contre quoi le langage manifeste son pouvoir et la limite même de ce pouvoir.

Or, à la limite du Réel et du Symbolique, la pensée a rencontré la Shoah. Dès le début des années quatre-vingt, la mort dans les camps, ce qui s'est désigné sous le nom propre d'Auschwitz (à travers la pensée d'Adorno²),

est devenue avec Lyotard un problème de langage³. Un double problème, en fait. Comment parler d'une mort qui défie la nomination ? Et comment en parler sans reproduire la violence symbolique d'Auschwitz qui visait non seulement à tuer, mais à interdire aussi la parole, la mémoire, le deuil autour des morts. Puis, il y a eu le film *Shoah* de Claude Lanzmann et les héritiers de Lacan ont compris que la Shoah n'était pas une question parmi d'autres à traiter à partir de la triade de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, mais qu'une seule et même question que celle des limites du Symbolique⁴. Dans les années quatre-vingt dix et encore aujourd'hui, la Shoah est une dimension essentielle de la pensée européenne, mais elle s'est inscrite surtout dans le cadre d'une réflexion éthique autour de l'inhumain et de la mémoire.

Quant à moi, la Shoah est restée un enjeu politique, mais où le politique est entendu dans un sens très précis. Le politique, c'est toute la question des pouvoirs du langage et uniquement celle-là. Le langage peut tout aussi bien exterminer le sens de la vie, abolir la différence de la vie et de la mort, du singulier et du collectif, que sauver, restituer la mémoire, resymboliser les différences essentielles qui permettent à l'homme d'avoir un « rapport au monde » (selon les mots de Heidegger).

Ségrégation sociale et ségrégation symbolique

Le retour en Amérique s'est fait alors sur une intuition. La Shoah est liée à une pensée de l'exception. Toute la violence symbolique doit être ici comprise en relation à une événementialité unique et exceptionnelle, la visée et l'actualisation d'une destruction absolue. Mais n'y aurait-il pas dans l'histoire américaine, afro-américaine, une situation de violence symbolique où l'abolition des différences qui symbolise le corps serait la loi régissant le monde des vivants, dans une visée permanente ? Là où l'horizon resterait bien la menace constante de mort, mais comme loi des vivants. Une telle intuition repose sur l'idée que la politique de la ségrégation ne serait pas simplement sociale et institutionnelle, mais aussi symbolique. Or, la lecture des textes de la littérature afro-américaine du XX^e siècle est venue confirmer cette intuition. Pour les quelques auteurs que j'ai lu et aimé, Nella Larsen, James Baldwin et Toni Morrison, la ségrégation est bien symbolique, dans le sens très précis que la pensée française poststructuraliste a donné au mot « symbolique ».

Il faut tout d'abord préciser le statut de la littérature afro-américaine parmi l'ensemble des littératures « minoritaires ». Elle n'en fait justement pas partie. On ne peut comprendre le statut des afro-américains à partir d'une grille pluraliste, multi-eccei, ou multi-cela, parce que l'histoire afro-américaine et l'histoire américaine sont une seule et même chose. Les Noirs étaient là à la fondation de la nation américaine, depuis la guerre de Sécession jusqu'à la lutte pour les « Civil Rights » ; l'unité de l'État américain et la légitimité

de ses institutions, s'accordent d'ailleurs autour du statut des afro-américains et de leur « intégration ». On ne peut donc pas lire leur littérature comme l'expression simple d'une communauté — ce qu'elle est aussi bien sûr —, car elle est aussi une réécriture de l'Amérique elle-même. Il faut se rappeler que la ségrégation était un système qui régissait les comportements de tous, des Noirs à l'égard des Noirs, des Noirs face aux Blancs, des Blancs entre eux, que ce soit par des conventions sociales, ou directement par des règles institutionnelles. Mais la dimension symbolique est encore autre chose. Une ségrégation symbolique est celle qui détermine aussi bien le rapport à soi, à son corps et à son image, que la relation à l'autre, en limitant les possibilités mêmes d'identification.

Prenons l'exemple de Lacan lui-même dans ce texte encore assez purement structuraliste *L'instance de la lettre dans l'inconscient*⁵. La configuration « Homme-Femme » des toilettes publiques sert à illustrer le pouvoir du signifiant d'ordonner le monde. Que l'exemple touche à la différence sexuelle est à relever, puisque c'est là que se fait le lien entre le Symbolique et la réalité. Traversons l'Atlantique. Qu'en est-il d'un espace ségrégué, où il y a quatre espaces et quatre formations signifiantes ? On peut rester prudent et soutenir que l'organisation est alors sociale et non symbolique, elle ne suppose pas alors un pouvoir singulier propre au langage. Mais, si on soutient qu'elle est symbolique, du coup, il faut être cohérent, et poser la question de l'espace. Quel espace le symbolique ordonne-t-il dans ce cas-là ? Ce ne peut être le même que celui de l'ordre social. En effet, le sujet qui respecte la partition de l'espace en quatre n'est pas symboliquement déterminé sur le même plan qu'il l'est comme agent social. Dans l'exemple de Lacan, c'est la loi dans le signifiant qui m'assujettit en exigeant de moi que je choisisse entre l'entrée « Femme » ou l'entrée « Homme ». Quelque soit mon choix, ma liberté s'arrête à ne pouvoir être les deux à la fois. Une ségrégation, socialement arbitraire, ne saurait avoir la même force de vérité qu'une séparation par sexe. Le sujet ne devient pas autre en se soumettant à une organisation ségréguée de l'espace. C'est à un tout autre niveau que la ségrégation devient symbolique. C'est ce que montre le livre de Nella Larsen, *Passing*, écrit durant la période de la Renaissance de Harlem. Le mot « Passing » est un terme courant qui désigne la pratique des Noirs qui, grâce à leur peau suffisamment claire, peuvent « passer » pour Blanc, notamment dans des lieux autrement interdits. Les politiques afro-américaines ont toujours été très nuancées face à une telle pratique puisque la condamner comme forme de mensonge et de reniement de soi implique en fait une légitimation indirecte du système social arbitraire de ségrégation qui la rend possible et parfois nécessaire. Il faut plutôt la rapprocher de phénomènes apparemment distincts, tel que, par exemple, le passage à la télévision de l'orchestre de Duke Ellington dont certains membres ont dû se noircir la figure pour que le public ne puisse soupçonner l'ensemble d'être « intergrated ». Bref, la ségrégation n'est pas un système qui régit le visible, mais la relation même du

visible et de l'invisible. C'est à ce niveau-là qu'elle est symbolique. L'efficacité du récit de Nella Larsen est alors dans sa simplicité. Deux personnages, Clare et Irene, occupent ensemble les différentes positions laissées aux femmes noires par le système social de la ségrégation. La première, « passe pour » blanche et épouse un homme blanc aisé qui ignore l'origine de sa femme, l'autre reste à Harlem et fonde une famille « noire » (identitairement parlant) et vit dans une communauté noire. La transgression de Clare ne pose en fait aucun problème, car elle fait partie des destins possibles au sein de la topographie raciste. Mais une seconde transgression fera apparaître la violence symbolique de la ségrégation dont on verra la limite et le dehors. De sa position de liberté, en tant qu'individu désormais singulier, Clare cherchera à former des liens avec Irene et la vie sociale de Harlem. Et c'est alors qu'elle fait l'expérience limite de la violence symbolique de la ségrégation. Le récit n'a pas de fin. Clare disparaîtra, sans qu'on sache ni comment, ni pourquoi. Elle tombe d'un toit, à Harlem, véritable décrochage du Symbolique, chute dans le Réel (au sens lacanien). Elle a voulu vivre là où il lui était interdit d'être : interdit d'être à la fois sujet singulier et sujet collectif, d'être à la fois sujet désirant et sujet reconnu par une identité, interdit d'être un sujet libre qui se cherche dans l'exploration des espaces. Quelque soit l'interprétation que l'on fasse de sa mort, il faut reconnaître qu'elle est liée à une impossibilité d'être qui est d'un autre ordre que les interdictions sociales qui, elles, sont faites pour être transgressées, et dont la transgression n'affecte jamais l'être même du sujet. La littérature afro-américaine est hantée par cette question de la violence que je nomme symbolique : qu'est-ce que le racisme social interdit à ses victimes d'être ? Et c'est une autre question, plus originelle que celle de la formation d'une identité singulière ou collective et qui distingue la littérature afro-américaine des autres littératures minoritaires, autre même que celle des victimes, autre que celle de la reconnaissance. Elle touche en fait à une violence faite au sujet singulier, — et je ne veux pas dire individuel —, qui voit ses possibilités identitaires et relationnelles délimitées et non-symbolisables. On la retrouve, entre autres, dans les romans de James Baldwin, par exemple dans *Another Country*, où le personnage principal disparaît dès la fin de la première partie, laissant le récit s'écrire sur son absence, ou ceux de Toni Morrison qui explorent les clivages subjectives les plus insoutenables.

Du sujet à la relation

Comment comprendre cette impossibilité d'être ? Elle n'est pas d'ordre identitaire. Ce ne sont pas des identités qui sont interdites. Bien plus, la violence symbolique prend souvent la forme d'identités imposées, comme c'est le cas dans le récit de Larsen. Il faut saisir l'impossibilité d'être au niveau de la symbolisation de soi, de son corps et de son désir, bref de la singularité de soi. Or, c'est très exactement là que Lacan situe la fonction du Symbolique qui doit sortir le sujet de la fascination pour son image et inscrire le corps dans les

conditions de possibilités de la reconnaissance (« Le stade du miroir »⁶). Mais, c'est très exactement là aussi que l'on peut situer la violence symbolique de la ségrégation. Là où le langage permet la reconnaissance de soi, là aussi où il délimite violemment ces mêmes conditions de reconnaissance. Comment comprendre cela ? Frantz Fanon, qui fait référence explicitement au stade du miroir de Lacan, ne permet pas de répondre à la question, dans la mesure où il identifie les effets du racisme essentiellement au niveau d'une aliénation imaginaire du sujet⁷. La littérature afro-américaine, grâce à son expérience de la ségrégation voit ces effets dans la liaison même de l'Imaginaire et du Symbolique, de l'image de soi et des possibilités de reconnaissance par l'autre / Autre. Prenons l'exemple de Toni Morrison et de son livre *The Bluest Eye*. Une histoire apparemment simple d'aliénation de soi. Une petite fille, noire et « laide », rêve d'avoir les yeux bleus. Le cas renvoie au désir d'être blanc comme forme d'aliénation (voir l'introduction à *Peau Noire, Masques Blancs*). Un lacanien strict ne verrait là qu'un autre cas d'aliénation imaginaire, guère différent de celui d'une adolescente mesurant un mètre cinquante et rêvant d'être mannequin. La force du récit de Morrison est de déplacer l'enjeu du côté de l'efficacité symbolique. Le récit accorde enfin à la petite fille les yeux bleus désirés (une référence est faite à la magie et donc indirectement à toute la question anthropologique de l'efficacité symbolique). Elle se retrouve donc folle, totalement clivée, dialoguant avec elle-même dans le miroir. Comment comprendre donc une efficacité symbolique qui se retourne contre le sujet lui-même, contre le corps du sujet qu'il avait pour fonction de symboliser ? Peut-on comprendre cela dans le modèle relationnel de Lacan ? Je dirais que ce n'est pas tout à fait possible. En effet, le lacanien croit dans le pouvoir du langage de sauver le sujet des impasses imaginaires. Il analyserait donc le racisme comme une violence faite à l'image de soi que la reconnaissance de son désir dans et par le langage pourrait contrer. Mais, la petite fille de Toni Morrison n'est pas simplement aliénée dans son désir (comme Fanon le comprendrait), mais dans la possibilité même de symboliser son corps. Là est la radicalité de la littérature afro-américaine dans son interrogation sur la possibilité d'être.

C'est pour répondre alors aux limites de la pensée psychanalytique française qu'il m'est venu l'idée d'une théorie politique de la relation. Cette théorie expliquerait comment une impossibilité d'être puisse être en même temps une possibilité constante au sein d'un ordre symbolique intrinsèquement violent. Elle prend sa source dans la littérature afro-américaine elle-même qui, en identifiant un niveau symbolique au racisme à travers une analyse de la ségrégation, rend possible le passage d'une théorie du sujet (du sujet raciste, du sujet victime, du sujet aliéné, du sujet clivé, etc.) à une théorie de la relation. Ce n'est jamais en soi que le sujet est atteint, si ce n'est comme effet de la violence, c'est toujours dans ses possibilités relationnelles. La violence que la victime de *The Bluest Eye* subit ne vient pas d'elle-même mais de l'Autre.

Même intériorisée, elle reste toujours extérieure au sujet, brisant les possibilités de liaisons aux autres. Il faut alors concevoir la ségrégation symbolique comme un système qui impose certaines relations, en permet d'autres et enfin en interdit. Le sujet ou l'agent doit se constituer une identité dans cet espace déjà balisé, et, s'il va là où il ne peut aller, il subira alors comme sujet les effets de la violence, sous la forme d'un « décrochage » où plus aucune relation ne le liera aux autres. Il en est ainsi dans *Passing*. L'impossibilité d'être est une impossibilité « d'être avec ». Et *The Bluest Eye* n'est pas une illustration de la « haine de soi ». La tragédie vient de ce que le sujet ici n'a d'autre relation au monde que celle de soi à sa propre image aux yeux bleus. La haine reste une haine de l'Autre, autant comme haine venant de l'Autre (dans la victime même) qu'adressée à l'Autre dans les personnages témoins qui sont aussi les voix narratives.

Les textes ultérieurs de Morrison vont venir clarifier cette dimension relationnelle. D'une part, elle raconte des destins qui mettent en scène l'impossibilité d'être, comme position d'enfermement et d'inaccessibilité à l'autre. Le plus connu aujourd'hui étant celui de la mère meurtrière et victime dans *Beloved*. D'autre part, sur ces bases relationnelles, l'auteur développe sur une réponse politique à la violence raciste, axée sur la performativité de la littérature. *Beloved* tout entier est voué à la reconstitution des liens brisés et, pour ce faire, Morrison invente une forme singulière de relation autour de la médiation d'une figure fantomatique originale marquée par sa sur-présence, le retour impossible mais reconnu de « Beloved », l'enfant assassinée par sa propre mère. Et les derniers chapitres poétiques n'appartiennent même plus au mode narratif et sont consacrés exclusivement à la reconstitution des liens (« to join ») de l'individu vers l'Autre, de la famille désunie, de la communauté traumatisée et démembrée, et même des vivants et des morts, ou encore, entre les parties non-symbolisées d'un même corps singulier. Il me faut remarquer que c'est déjà le but de James Baldwin dans le roman cité, *Another Country*, dans la mesure où les deux tiers du texte suivant la disparition du personnage central ont pour but de redonner à celui qui ne pouvait pas être une possibilité d'existence au sein de toutes les relations qui survivent entre ceux qui l'ont connu et aimé.

Ce qu'on appelle donc ici la relation n'est pas une relation parmi d'autres jouant sur l'identité, la communauté, l'appartenance ou la reconnaissance, mais le lien initial qui rend possible toutes ces relations entre des individus. Il s'agit des conditions de possibilités qui rendent accessibles à l'Autre la singularité du corps et du vécu de chacun et en fait un élément dans la formation du rapport à l'autre. La relation se construit sur la réinvention de médiations qui viennent remplacer celles qui sont responsables des violences symboliques. Ainsi, les médiations violentes peuvent être l'espace ségrégué même, l'autorité blanche qui se pose en tiers entre toutes les relations, y compris celle des Noirs entre eux. Et dans *Beloved*, la médiation qui sert à la reconstitution du corps noir,

singulier, familial et collectif, est la double figure de la revenante, à la fois morte et vivante, autour de laquelle se recompose les relations brisées, y compris la relation à soi, à sa propre image :

Beloved
 You are my sister
 You are my daughter
 You are my face; you are me...⁸

La relation est donc bien le premier lien qui rend possible l'être-ensemble, liant le soi, l'autre et les autres du même geste.

Espace et relation

Comme on peut le voir, mon intérêt pour la littérature afro-américaine vient de ce que j'y lie ce que je ne trouve pas ailleurs. Ceci dit, l'ironie éclairante est que cette approche politique de la relation que propose la littérature afro-américaine peut être précisément transposable, dans la mesure même où elle reconnaît la singularité de toute relation. Si l'impossibilité d'être est toujours déterminée par une situation donnée, temporelle et spatiale, les relations qui sauvent et restituent l'ouverture à l'autre sont elles aussi toujours singulières. C'est même ainsi qu'il faut — me semble-t-il — lire les romans de Morrison. Souvent les approches plus générales axées sur les concepts d'identité, de communauté, de victimisation ratent cette dimension singulière. Il devient ainsi possible de comprendre comment une relation est construite dans sa singularité.

Je voudrais terminer par un dernier point dans ce dialogue à suivre entre la pensée européenne, surtout française, et la pensée afro-américaine, en situant l'originalité des réflexions sur la relation à l'intérieur d'autres options théoriques. Les dernières décennies ont vu apparaître des recherches sur le politique qui visaient explicitement à sortir des limites de la sociologie, de l'idée du social et de la philosophie politique comme analyse des pouvoirs institutionnels. Je songe entre autres à Michel de Certeau et à ses analyses des « manières de faire » et des politiques de la vie quotidienne, Michel Foucault qui cherche le politique dans les discours du corps et la façon dont le corps y est soumis, Marc Augé et son anthropologie des espaces, Jacques Rancière et les formes esthétiques du politique. Toutes ces analyses ont en commun le refus de situer le politique dans le social comme globalité et comme ensemble d'institutions. C'est bien entendu à ce niveau-là que se situent les réflexions politiques de la littérature afro-américaine. Mais, malgré des points de convergence, l'approche relationnelle ne coïncide avec aucun des auteurs cités, d'une part parce qu'elle se situe toujours sur l'horizon radicale de la disparition (« l'impossibilité d'être »), d'autre part en raison de sa méfiance à l'égard des analyses de la surface du social. L'organisation de l'espace et du

visible n'est en effet, dans le cas de l'Amérique raciste, que la part manifeste d'un instrument de pouvoir dont la force et les effets sont à chercher au niveau symbolique dans l'organisation du rapport du visible et de l'invisible, du spatial et du symbolique et même de la vie et de la mort.

NOTES

- ¹ Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, coll. « Agora », 1985.
- ² Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot, 1978.
- ³ Jean-François Lyotard, « Discussions, ou phraser “ après Auschwitz ” » in *Les fins de l'homme. À partir du travail de Jacques Derrida*, Paris, Galilée, 1981.
- ⁴ Mouvement du Coût Freudien (Éd.). *Fin d'une analyse, finalité de la psychanalyse*, Paris, Solin, 1989.
- ⁵ Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- ⁶ Ibid.
- ⁷ Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.
- ⁸ Toni Morrison, *Beloved*, New York, Alfred A.Knopf, 1987, p. 216.